

La marée montante

Sylvie Chaput

Number 22, February–March–April 1986

Racontez-moi l'histoire!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20448ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chaput, S. (1986). La marée montante. *Nuit blanche*, (22), 61–63.

LA MARÉE MONTANTE



Les otages civils de Steinlen

Comme Jules Romains l'expliquait en 1964, en avouant avoir eu pour elle de bien grandes ambitions, la littérature devait donner des œuvres qui «aident la masse humaine à voir clair puis à vouloir»¹. Les auteurs des siècles précédents avaient contribué à façonner la conscience individuelle; il fallait maintenant travailler à la constitution d'une conscience collective. Tel était l'un des buts de la philosophie littéraire dont Romains fut l'un des plus grands concepteurs et praticiens: l'unanimité.

L'écrivain unanimiste, poursuivait-il, doit «détourner l'individu de prendre l'individu comme fin et objet» et pour cela, s'exercer à «saisir, par une intuition directe, la vie des groupes et des collectivités»². Dans la préface au premier volume des *Hommes de bonne volonté*, il précise que son projet n'est pas d'écrire une série de romans séparés qui, ajoutés les uns aux autres, offriraient sur la société une

perspective d'ensemble (comme *La comédie humaine*); non plus que de faire l'histoire d'une famille (les liens familiaux lui semblent avoir à son époque une importance surfaite en littérature). Il reproche en particulier aux romanciers de tirer les ficelles, d'amener leurs personnages à se rencontrer dans les circonstances les plus invraisemblables et de ne pas accepter que, comme dans la vie, certains destins tournent court.³

Par Sylvie
Chaput



Dans son bureau de Grandcour, Jules Romains travaille au plan des *Hommes de bonne volonté* (vers 1930).

Les hommes de bonne volonté met donc en scène des personnages innombrables qui, selon les volumes, passent à l'avant-scène ou tombent dans un oubli plus ou moins prolongé. Ils représentent la paysannerie, le milieu du crime, les artistes, les étudiants, le monde des affaires, l'Église, l'armée, les hommes politiques, les ouvriers et artisans, l'aristocratie. Et ceci sans être des types: car Jules Romains donne à chacun d'eux une voix, une pensée, une stature authentique. Que l'on suive le petit Louis Bastide qui mène son cerceau dans les rues ou que l'on regarde Edmond Maillecotin tourner des pièces de métal; que l'on observe les transactions par lesquelles Haverkamp bâtit son empire immobilier ou qu'on lise la description des expériences de Viaur sur la régénération des tissus malades, on ne peut s'empêcher de penser qu'il y a des miracles dans cette suite de livres, ou plutôt dans cet immense livre, des miracles qui proviennent de ce que Romains allie une connaissance précise des gestes qu'il décrit à une empathie profonde pour des gens de toutes conditions.

Les ondes historiques

Tous ces gens, nous les accompagnerons de 1908 à 1933. Ces années ont fait l'objet d'un choix mûrement réfléchi. Romains (né en 1885) estimait en effet que l'époque qui offrait un recul idéal à l'écrivain était celle «envers laquelle il (pouvait) prendre, avec naturel, une attitude ambivalente». Il fallait qu'elle soit assez lointaine pour que l'écrivain puisse l'envisager avec sérénité et y discerner le durable de l'éphémère; en même temps, elle devait relever «de son passé à lui, lui (parler) le langage immédiat de l'âme, sans le détour obligatoire par le document et par le livre»⁴. De 1908 à 1933, cela fait 25 ans, soit la durée que Romains attribue aux *ondes historiques* des temps modernes. Son roman commence au pied d'une onde, au moment où il est encore possible de sauver l'Europe; monte par paliers jusqu'à la *crête suprême* de l'onde, la bataille de Verdun; puis se poursuit après la guerre. Tantôt nous suivons des histoires individuelles, des débats intérieurs; tantôt c'est toute une ville, tout un pays et

même tout un continent que nous avons sous les yeux. Car *Les hommes de bonne volonté* est aussi un roman sur Paris, sur la France et sur l'Europe.

Le promeneur et l'homme d'action

Jules Romains a cependant deux personnages privilégiés: Pierre Jallez et Jean Jerphanion. Le premier, journaliste et écrivain, est avant tout un promeneur, un enfant façonné par ses balades dans Paris, un homme qui salt s'imprégner de l'esprit du lieu où il passe. Ce promeneur, on le voit regardant et regardé, pourrait-on dire, dans «Le passant de la rue des Amandiers» (vol. 4) qui, de l'avis même de Romains, est l'un de ses morceaux les plus fidèles à l'esprit de l'unanimité. En voici un extrait: *Dès que le passant cesse d'être parfaitement quelconque, son avance le long de la rue devient une opération psychique, à la fois fluctuante et compliquée. Comme s'il frôlait un peu au hasard des papilles de nature mentale, et ne les faisait vibrer qu'un instant. Des pensées se lèvent sur son passage, de proche en proche, dont aucune ne ressemble exactement à la précédente, dont aucune ne lui ressemble à lui-même. (...) Elles l'ajoutent, le mêlent, le confondent plus ou moins à un bruit de la rue, à une perspective, à une conversation déjà commencée, aux silences d'un souci intérieur* (vol. 4, p. 51-52)⁵.

Au second de ces personnages, Jerphanion, l'intervention persévérante, l'idéal social, l'action politique. C'est debout sur les toits de l'École normale supérieure qu'il aura pour la première fois une vision claire de ce à quoi il doit consacrer son effort: *La notion de Justice est irrésistible. Une goutte suffit. Du jour où les Sociétés ont accueilli une goutte de justice, on pouvait prévoir qu'il n'y aurait plus de repos tant que la goutte n'aurait pas tout retravaillé, tout transformé, tout amené à l'état de justice. Moi, je sens ça comme une passion* (vol. 3, p. 13). On doit aussi à Romains, par la voix de Jerphanion, un très beau réquisitoire contre la guerre (voir le vol. 15, *Prélude à Verdun*).

Bien que Romains ne lui ait jamais, je crois, donné ce qualificatif, on peut classer *Les hommes de bonne volonté* parmi les romans historiques. Qu'il s'agisse du syndicalisme, de la Révolution russe, de la création de la Société des Nations, de la laïcisation de la société française, de la montée du fascisme, les événements ou mouvements sociaux et politiques y occupent une très grande place (le féminisme des années 20 est toutefois singulièrement absent; les personnages féminins de Romains sont aussi crédibles et «sentis» que ses personnages masculins mais, s'il y a beaucoup de fraternité, il n'y a guère de sororité). On y côtoie aussi des figures dominantes: Jaurès, le Kayser, Joffre, Lénine, Pétain, le cardinal Merry del Val. On y suit la formation et la chute de plusieurs cabinets du gouvernement français. Et il y a sans cesse une dialectique entre l'effet que les événements ont sur les hommes et l'effet que les hommes peuvent avoir sur les événements.

Plusieurs regards sur l'histoire

De plus, le roman contient plusieurs interrogations sur l'histoire et l'action. Le professeur Sampeyre, qui demeure



Les vies inimitables

ra jusqu'à la fin un démocrate convaincu, a rejeté comme d'autres une conception de l'histoire qui ramenait tout «à des mariages de rois, à des caprices de favorites, à des rivalités de ministres» et a cru un moment que seuls comptaient les mouvements profonds, le devenir des masses. Mais, annonce-t-il, peut-être est-il allé trop loin dans ce sens: ne faut-il pas compter aussi avec «la valeur de position de certains individus?» (vol. 1, p. 100). Laulerque, qui optera pendant un temps pour l'action souterraine en faveur de la paix, n'admet pas la fatalité historique. Y a-t-il des événements face auxquels on «ne peut plus rien. À partir d'un certain moment. Le 19 Brumaire. Et encore.» (vol. 2, p. 258). Bien des années plus tard, Jallez écrit: «Hitler et Mussolini sont des despotes d'après l'âge des démocraties. Ils profitent à plein du douteux service que la démocratie a rendu à l'homme de nos sociétés en l'initiant à la politique, en l'habituant à cet alcool, en lui faisant croire que la région des catastrophes le concerne, que l'histoire l'appelle, le consulte, le réquisitionne à chaque instant. La dictature du type nazi est un cancer tardif qui a bourgeonné sur la Révolution française.» (vol. 25, p. 148). Parvenu à l'âge mûr, Jerphanion se rappelle avec quelle ardeur il a, dans sa jeunesse, cherché une *Église*, un groupe au sein duquel agir; doit-il attribuer des intentions aussi généreuses aux bandes qui se multiplient avec la montée du fascisme? Il n'y voit qu'orgueil et goût du pouvoir, et croit que le parlementarisme classique restera impuissant devant ce phénomène. Il faut, dit-il en étant conscient de demeurer peut-être naïf, tourner vers un idéal l'esprit de camaraderie qui cimente ces bandes.

Un optimisme modeste

En 1944, Jules Romains termine son 27^e volume. Le premier s'intitulait *Le six octobre*, celui-là *Le sept octobre*. C'est vingt ans auparavant, en élaborant son plan (il a consacré six ans à ce travail et a commencé la rédaction en 1929) qu'il a porté son choix sur cette date. *Les ondes historiques ne sont pas comme les ondes sonores (... elles) ressemblent plutôt aux ondes de la marée montante sur un rivage en pente très douce. Chacune d'elles a l'air de recommencer la précédente, à peu près sur place. Chacune refait à peu près ce qu'a fait l'autre; les mêmes gonflements, les mêmes retombées (ce qui peut se traduire par les mêmes enthousiasmes, les mêmes folies, les mêmes*



Jules Romains en compagnie d'André Maurois, Jean Cocteau, Maurice Genevoix et Marcel Pagnol au Festival de Cannes (mai 1957).

déceptions et erreurs). Et c'est comme cela tout de même que la marée finit par monter. Si mon dernier volume se situait, comme le premier, le 6 Octobre, il en résulterait peut-être une impression assez terrible de recommencement, de vain recommencement (...). 7 Octobre, cela suggérerait l'idée d'une toute petite avance, d'un gain léger, léger. 7 Octobre donnait une arrière-pensée teintée d'optimisme. D'un optimisme bien modeste. ■

1. Jules Romains. *Ai-je fait ce que j'ai voulu?* Namur, Wesmael-Charlier, 1964, p. 36.
2. *Ibid.*, p. 40 et 30.
3. Il y a cependant quelques hasards à mon avis un peu forcés dans les volumes 19 et 20.
4. *Ai-je fait...*, p. 108.
5. La pagination renvoie à l'édition du Livre de poche de 1973-74 (aux n^{os} 3670 à 3696).

Sur la route de Naples, vers le 30 septembre 1943, photographie de Robert Capa.

